

Une excursion à la Montagne Pelee

Les "Annales", de Paris, ont reçu de la Martinique un tableau émouvant de la dernière éruption de la montagne Pelée et des ruines de Saint-Pierre, que leur adresse un fonctionnaire de la colonie. Celui-ci tient ce récit de la bouche même de l'intéressé, M. Victor Albert, jeune ingénieur de mérite et son ami, qui avait voulu revoir, après le désastre, sa maison de campagne de la Garanne, située sur les flancs de la montagne Pelée :

Fort-de-France, octobre 1902.

Dès le matin, à quatre heures, nous quittons Fort-de-France, me dit Albert.

J'avais, pour la circonstance, emprunté à mon beau-frère une embarcation maintes fois éprouvée. Quatre hommes de confiance la montaient, dirigés par mon frère de lait, Félix, tandis que j'occupais un autre canot, le mien, avec trois solides gaillards, bons marins et n'ayant pas froid aux yeux.

Une bonne brise du sud-est nous favorisant, nous doublâmes, vers sept heures, la pointe du Carbet. Quelques minutes après, nous étions en vue de Saint-Pierre.

Devant nous, se déroulait le panorama le plus saisissant que j'aie jamais contemplé de ma vie. La ville de Saint-Pierre, avec ses pans de murs rendus gris par les incessantes trombes de cendre, me fit l'effet d'un immense cimetière, — cimetière où dorment, hélas ! mes parents, mes amis les plus chers, à jamais privés de sépulture !... — et une émotion indescriptible me serra la gorge. Au loin, une plaine uniformément grise, coupée de quelques crevasses ; puis, tout au fond, une montagne grise aussi, surmontée d'un panache de fumée.

Il faut avoir connu Saint-Pierre et sa vie intense, sa banlieue charmante, aux villas serties de verdure, pour sentir le contraste poignant que j'avais sous les yeux ! La brise tombe un instant, puis passe au nord-est. C'est à force de rame que nous gagnons le Précheur.

Nous voilà débarqués. Nous sommes sur l'habitation Céron, et trois kilomètres, environ, nous séparent de la Garanne.

Plus de routes. Tout est couvert de cendre. Toujours cette cendre grise, partout, fatigante à force d'uniformité !

Péniblement, nous gagnons ma propriété.

La maison principale est encore debout, mais les deux vérandas sont tombées. Une couche de cendre de près de deux mètres couvre le sol, et, pour pénétrer chez moi, nous sommes obligés de creuser une tranchée dans cette poussière impalpable que vomit le volcan.

Nous entrons enfin. A l'intérieur, tout est recouvert de cendre. Sur le parquet, il y en a bien trente centimètres.

Mes cours de l'Ecole !... Mes pauvres bouquins !... Dans quel piteux état vous vois-je !...

Une inspection sommaire me permet, cependant, de constater

qu'ils n'ont pas trop souffert. Ils ne sont que "grisés" par le volcan ; ils ont adopté la couleur locale !

A la hâte, nous faisons des paquets que mes hommes porteront tout à l'heure.

Beaucoup de linges de corps manquent à l'appel : J'ai été volé !... Si jamais je rencontre un coquin portant une chemise marquée aux initiales V. A., il passera un fâcheux quart d'heure.

Mais, voici les "charges" prêtes ; mes hommes s'emparent, et, sous la conduite de mon fidèle Félix, se dirigent vers les embarcations.

Profitions de leur absence pour faire un tour dans les plantations.

Il ne reste plus une feuille ni un brin d'herbe. Tout est recouvert de cendre ; de cette cendre qui tue tout, hommes, animaux, plantes !... Au bout d'une heure de promenade, je vois un point vert par terre : c'est un bourgeon de bambou !... Il faut que cet arbre ait la sève chevillée au corps pour se payer un bourgeon à huit cent mètres, à vol d'oiseau, du cratère de la montagne Pelée !...

Pendant toute la journée, le transport de mes effets se continue.

A la chute du jour, le volcan semble se réveiller. Il toussé un peu, et nous crache quelques petits cailloux.

Devant cette façon peu polie de nous inviter à vider les lieux, nous n'hésitons pas un instant, et regagnons le Céron où se trouvent les embarcations. C'est là que nous passerons la nuit.

Dix heures du soir. — Le spectacle, pour être terrifiant, n'en est pas moins splendide !... La montagne est littéralement en feu. On dirait des milliers de hauts-fourneaux vomissant des flammes avec un bruit épouvantable.

Un immense champignon de fumée noire s'étend au-dessus du cratère. Par moments, une détonation plus violente ébranle l'air, et une colossale gerbe de feu, crevant le nuage de cendre, s'élance à une hauteur prodigieuse, pour retomber en pluie incandescente sur les flancs de la montagne.

Mes hommes, éreintés par le pénible travail de la journée, dorment, sans se douter du danger qu'ils courent.

Jusqu'à trois heures du matin, la "poussée" continue avec la même violence ; puis, le phénomène diminue graduellement d'intensité, et, vers cinq heures, tout est rentré dans le calme.

De six à sept heures, nous mangeons un peu et faisons nos préparatifs de départ. Le thermomètre marque, à l'ombre, 29 degrés centigrades.

En route pour la Garanne !

Nous approchons de mon habitation. La cendre que nous foulons est tiède. C'est celle de la nuit dernière.

Il est midi. Tout ce que je désirais emporter est rendu dans les canots. Nous allons pouvoir nous reposer un peu.

Non ! un orage épouvantable éclate !

— Fuyons, me dit mon frère de lait ; la montagne va bouillir après la pluie !

A la hâte, nous nous embarquons et, sous une averse diluvienne, nous nous éloignons du rivage inhospitalier.

Pendant deux heures, la pluie continue, aveuglant mes rameurs. Nous avançons difficilement ; les canots sont très chargés et le vent est contraire.

A trois heures, l'orage cesse un peu ; nous nous trouvons devant Saint-Pierre. Je ne m'y reconnais plus !

Des flancs de la montagne, coulent des torrents qui se précipitent à la mer avec un bruit formidable. Cette masse d'eau charrie avec elle des blocs de rochers, de la terre et des squelettes d'arbres. C'est indescriptible !...

— Gagnons le large, me dit Félix, qui se trouvait, cette fois, dans le même canot que moi. La montagne "commence !"...

Je me retourne pour voir.

En effet. Du cratère, sort une fumée plus épaisse. Le champignon de cendre se forme de nouveau au-dessus du volcan. Quelques détonations se font entendre : nous allons avoir une éruption !...

Ca y est !... Tout fume et flambe, maintenant ! Du sommet à la base de la montagne, s'ouvrent des centaines de petits cratères. Toutes les crevasse, que j'avais remarquées hier, se sont transformées en volcans minuscules. Il y en a jusque dans Saint-Pierre même !... C'est effrayant à voir !...

La peur gagne mes hommes et l'un des canots m'abandonne, fuyant au large, à force de rames. J'ai toutes les peines du monde à retenir mes rameurs, qui veulent suivre l'exemple de leurs camarades de l'autre embarcation.

Nous avançons, néanmoins ; et, peu à peu, la distance qui nous sépare du monstre augmente.

Nous voilà devant le Carbet. La pointe que nous venons de doubler nous cache, en partie, le spectacle de l'éruption. Nous ne voyons plus, en ce moment, que le panache de fumée qui monte du cratère principal.

Mes hommes, ruisselants de sueur, rament plus mollement. Ils se sentent à peu près à l'abri. Un soupir de soulagement sort de toutes les poitrines !

L'autre canot nous a rejoints, et nous continuons, de concert, notre route vers Fort-de-France, où nous arrivons à sept heures."

Son récit terminé, Albert alluma une cigarette et vida, d'un trait, le verre de chartreuse qu'il n'avait pas touché pendant qu'il parlait.

— C'est égal, me dit-il, en reposant le verre !... J'ai laissé encore pas mal de chose à la Garanne : un fusil, des matelas, un tas de petits bibelots appartenant à ma femme, et auxquels elle tenait !... Les canots avaient leur plein chargement !... Je regrette tout cela !

— Comptez-vous retourner là-bas, demandai-je ?

— Ah ! fichtre non, fit-il, en se levant. On ne fait ces rhoses-là qu'une fois dans sa vie !...

RIZON.

READY LUNCH

Le Lunch, ou un
improvisé, au-
conservé n'est
pas, plus nou-
veau et de meil-
leure apparence que
READY LUNCH
' Le produit si
connu de la
manufacture
réserves de . .

CLARK, MONTREAL.

Le meilleur de la meilleure
tranché, assai-
né, cuit juste à
point, et prêt à
manger.

STRES A CLEF.
MANDEZ-LE
A VOTRE
FOURNISSEUR

D
Des produits de science,
dont le système

est le meilleur, et
pour la Sauce Chili.

à 10c

sont les meilleurs.

Montreal